

*Extramuros, une peine sans les murs*, Catherine Rechard

S'il débute par un travelling sur un mur de prison surmonté de barbelés, *Extramuros* ne montre quasiment rien de l'intérieur. Pour cause : Catherine Rechard y met en lumière une mesure méconnue accordant aux personnes condamnées la possibilité d'effectuer une partie de leur peine au dehors, afin de retrouver moins difficilement leur place dans la société. Cette mesure nommée Placement à l'Extérieur diffère en effet de la libération conditionnelle en ce qu'elle permet aux détenus de bénéficier d'un accompagnement assuré par des associations conventionnées. C'est à l'une de ces associations basée à Reims, le MARS (Mouvement d'action et de réflexion pour l'accueil et l'insertion sociale), que s'attache Catherine Rechard en suivant dans son travail quotidien l'un de ses membres, Marie.

Allant et venant entre la prison et les locaux du MARS, recevant les détenus dans son bureau ou allant les voir dans les appartements temporairement mis à disposition par l'association, Marie fait office de fil conducteur entre les lieux et entre les personnes. C'est par son entremise que le film s'ouvre à différents visages et histoires, croisant son portrait avec celui d'hommes concernés par le Placement à l'Extérieur, aussi rencontrés par la réalisatrice en tête à tête dans des cadres plus intimes.

Des entretiens entre Marie et les détenus à ses propres échanges, *Extramuros* fait une large place à la parole. Il est également structuré par plusieurs partis pris qui, tout en remplissant une fonction de ponctuation, s'avèrent chargés de sens. Qu'elle soit en train de pédaler ou qu'il soit accroché à quelque poteau ou grille, des plans récurrents sont consacrés au vélo de Marie. Élément *a priori* anodin, il manifeste aussi un type de travail et de personnalité : contre le statisme du bureau, il souligne l'importance du déplacement dans le travail de Marie, lui donnant aussi un air de service de proximité.

Les trajets en vélo participent aussi plus largement d'un contraste entre le dedans et le dehors, entre l'immobilité imposée par la prison et le mouvement, entre le « milieu fermé » et la recherche d'une ouverture. Comme ces cadres faisant la part belle aux plantes et aux feuillages, certains choix se font le relais d'un regard retrouvant la liberté en soulignant la valeur de ce que l'extérieur a de plus commun. C'est qu'à l'image d'un des personnages un homme peut, après dix ans en prison, éprouver un plaisir inouï et nouveau à simplement regarder par la fenêtre d'un appartement ou à se promener.

Catherine Rechard met également en scène des séquences montrant les détenus lors de sorties en milieu naturel, parc ou forêt. Sur les travellings qui accompagnent leurs marches, leurs paroles se font entendre en off, évoquant la vie carcérale, des souvenirs tenaces d'atmosphère oppressante, de violences. Tout autant que de faire sentir un changement en conjurant la fixité des murs par le mouvement de caméra ou en faisant entendre les sons d'oiseaux sur l'évocation de bruits obsédants de clefs, il s'agit alors d'indiquer qu'il ne suffit pas d'être dehors pour laisser derrière soi son passé. Que la prison est aussi un lieu où se forment des habitudes, faisant trouver étrange l'absence de certains sons, ou rendant nécessaire la présence d'une télé pour trouver le sommeil. Un lieu dont on ne sort pas facilement, ni physiquement ni mentalement.

Cette difficulté est au fondement même du Placement à l'Extérieur, et c'est toute la qualité sensible du film que d'associer au témoignage sur une telle mesure une démarche qui creuse du côté des expériences individuelles, dessine les enjeux et parcours singuliers derrière les décisions administratives. En investissant le bureau de Marie, *Extramuros* remplit pleinement une fonction didactique, faisant voir la façon dont s'organise concrètement le Placement à l'Extérieur et ses implications, que ce soit les obligations revenant aux détenus (les horaires de sortie à respecter, la recherche d'un travail) ou les démarches de suivi et de contrôle de Marie.

La plongée dans le travail du MARS fait clairement ressortir le caractère bénéfique de la mesure, qui, en évitant une « sortie sèche » laissant les ex-détenus livrés à eux-mêmes, augmente la possibilité de réussir la transition du dedans au dehors. La noblesse première du geste documentaire qui consiste à porter le regard sur une réalité ignorée prend inmanquablement ici un tour politique, puisque la mesure prend à contrepied sur le terrain même de l'efficacité les dispositions et les imaginaires purement répressifs selon lesquels (pour reprendre les mots de Marie) il faudrait laisser moisir les gens en tôle.

Pour autant, *Extramuros* n'oblitére pas les difficultés rencontrées dans le cadre même du Placement à l'Extérieur et le caractère incertain de son aboutissement, avec pour ceux qui en bénéficient le risque courant d'abdiquer, de retomber dans de mauvais travers. Les parcours retenus sont assez divers pour embrasser le champ des possibles, du retour en prison à la réussite, Catherine Rechart prend soin d'inclure le cas d'un détenu qui se trouve encore en prison mais souhaiterait ce Placement à l'Extérieur. Sorte de fil rouge, il renforce un sentiment de complexité tant le parcours personnel de l'homme, à la fois victime et auteur de violence, et animé d'une forme de défiance envers l'institution, rend difficile d'envisager si la mesure aurait des chances de lui être accordée par la justice et de porter ses fruits.

Mais au-delà de cette difficile réflexion, l'important est de faire entendre cette histoire à travers la voix de Marie, le film s'ouvrant par la lecture d'une de ses lettres. Ce choix vient en effet traduire que son travail consiste moins à gérer des procédures qu'à prendre en compte des parcours. Marie incarne d'ailleurs la complexité en jeu dans le Placement à l'Extérieur à travers une position qui apparaît double : elle est à la fois parfaitement professionnelle, maniant des dossiers, recadrant les détenus, mais manifeste aussi une implication personnelle dans ses échanges avec eux. Les passages aux appartements en sont le parfait exemple, l'indistinction semblant parfois totale entre le contrôle et la visite de courtoisie.

Ce flou pourrait être vu comme un risque, mais c'est aussi ce qui augmente les chances de réussite car, comme le souligne Marie elle-même le problème n'est pas seulement d'autoriser ou non une sortie mais de restaurer une confiance souvent largement entamée envers l'institution et envers soi-même. L'idée est sans doute à l'opposé des chantres du tout-répressif : l'écoute et la dignité produisent de meilleurs effets que l'humiliation. En filmant le travail du MARS, *Extramuros* suggère qu'il ne faut pas seulement y voir une position humaniste béate : s'il s'agit toujours dans le travail de Marie de « responsabiliser » les détenus, il s'agit aussi du côté des politiques publiques d'assumer leur propre part de responsabilité et de donner les moyens légaux et financiers de se réacclimater au dehors au lieu de se payer de mots.

Jeune femme face à une série d'hommes, Marie force l'admiration par son allant et son intelligence, mais la beauté d'*Extramuros* tient à ce qu'il témoigne d'un échange, d'une réciprocité. Si Marie éprouve une satisfaction sincère quand l'un de ses interlocuteurs est en passe de trouver un boulot, l'un des détenus dit de son côté trouver une part de sa motivation dans l'idée que son succès serait aussi une occasion de réjouissance pour ceux qui l'accompagnent. Le travail pour abattre pour de bon les murs et mettre fin à l'isolement des cellules commence aussi là, dans la circulation d'affects qui s'opère de part et d'autre d'un bureau.

Romain Lefebvre